



La migration : source de transformation identitaire

Impact de l'orientation identitaire suivie sur le mode de vie

Par Sarah Bay

Cet article est issu d'une enquête qualitative réalisée en 2011. Il a pour objectif de mettre en évidence les difficultés identitaires rencontrées par les personnes migrantes une fois dans le pays d'accueil. Il entend également montrer l'impact de l'orientation identitaire suivie sur l'éducation que ces personnes offrent à leurs enfants, et par conséquent, sur l'intégration de ces derniers à la société belge. Le présent article traitera donc plus particulièrement des personnes migrantes dont la culture d'origine tend à s'éloigner de la culture belge.

Les difficultés identitaires liées à la migration

La Région de Bruxelles-Capitale est caractérisée par une importante population de nationalité étrangère : en 2008, celle-ci représentait 28,1%¹ des bruxellois. L'origine de ces personnes s'est diversifiée ces dernières années ; les nouveaux immigrés proviennent le plus fréquemment d'Union européenne, des pays d'Europe de l'Est nouveaux membres de l'Union européenne ainsi que d'Afrique subsaharienne.

Le parcours de ces individus migrants est particulier et retentit sur leur construction identitaire. Car en effet, en quittant leur pays d'origine, ils emportent avec eux des souvenirs, des mots, des pensées, des manières de se comporter, bref une culture spécifique à ce pays. Et en arrivant dans leur pays d'accueil, ils doivent faire face à une population ayant de nouveaux mots, manières de penser et de se comporter. Arriver dans un pays nouveau oblige ces migrants à faire face à un univers inconnu, à un contexte différent du leur. Leurs repères sont bouleversés et ils ne partagent pas les repères, représentations du monde, systèmes de croyance et valeurs de leur nouveau groupe social. Il existe donc une inadéquation entre les modèles de comportement et de perception qu'ils ont appris, acquis et incorporés dans leur pays d'origine et leur nouvel environnement, dont ils ignorent les codes.

¹ ULB-IGEAT et Observatoire de la Santé et du Social, *Analyse des statistiques locales*, Edition 1/2010.

Pris entre plusieurs cultures, les migrants sont exposés à ce que Marie Rose Moro² nomme un « risque transculturel ». La rupture d'avec le groupe social d'origine les prive de repères. Concrètement, ils sont fragilisés et leur univers est bouleversé à plus d'un niveau : leur environnement (ils subissent un nouveau climat, de nouveaux styles vestimentaires, des relations différentes avec autrui, etc.) ; le langage (ils doivent souvent apprendre une nouvelle langue) ; la perte du réseau social ; la transformation des rôles sociaux (professionnels, entre autres) et familiaux (rapports hommes/femmes, adultes/enfants, etc.) ; la législation en vigueur, etc.

La reconstruction identitaire

Ces individus doivent donc composer avec leur culture première et la culture belge. Certains vivront plus aisément que d'autres ce difficile événement, mais tous devront faire face à des difficultés. Ainsi, face aux multiples changements auxquels ils se trouvent confrontés, les migrants sont contraints de se réinventer, de se transformer. Se trouver dans un contexte nouveau pose en effet « la question des modalités de réaménagement de soi »³ et pousse ainsi l'identité de ces personnes à se modifier ; plus encore si les systèmes de normes des deux pays sont fortement éloignés, voir contradictoires. Chacun à sa manière apprend alors à créer sa propre position entre les différentes cultures. Le parcours migratoire est donc à l'origine d'un parcours de l'identité, transformant cette dernière au gré des expériences rencontrées et aboutissant à une construction identitaire nouvelle. Celle-ci est toutefois en évolution permanente, toujours en cours d'élaboration et par conséquent toujours instable. Les migrants font en fait ce qu'on appelle un bricolage identitaire. Plusieurs auteurs⁴ ont montré que différentes voies peuvent être suivies par ces individus.

La première d'entre elles consiste à se replier sur la culture d'origine. Les personnes adoptant cette attitude sont imprégnées de nostalgie et refusent de s'installer dans le présent et dans ce qui est désormais leur lieu de vie. Elles se replient alors sur les valeurs de leur culture d'origine et se mettent à distance de la culture belge. Ces personnes parlent généralement un français « non standard » mais entretiennent au contraire un rapport fier à la langue d'origine ou éprouvent de la honte face à leurs lacunes. Une telle construction identitaire peut engendrer des conflits intergénérationnels : tandis que les parents se tournent vers un passé réinventé et s'enferment dans leurs propres communautés d'immigration, leurs enfants peuvent se sentir cloîtrés et liés à des coutumes et modèles sociaux (modèles de genre, par exemple) devenus obsolètes dans leur nouveau contexte de vie. Des difficultés voire des conflits peuvent alors s'immiscer entre les deux générations. De plus, l'absence de contact avec les autres cultures et donc de mixité sociale a des conséquences néfastes pour ces enfants, particulièrement lorsqu'ils fréquentent des écoles où l'homogénéité sociale prime.

² Moro MR, *Psychothérapie transculturelle des enfants de migrants*, Paris : Dunod, 1998, p90.

³ MORO MR, « Conflit des cultures dans la constitution de soi. L'apport de l'approche ethnopsychiatrique », *Informations sociales*, 2008/1 n°145, p21.

⁴ Douville et Galap (1999), Khoa et Van Deusen (1981), Métraux (2003), tous dans MORO M-R, *Conflit des cultures dans la constitution de soi. L'apport de l'approche ethnopsychiatrique*, op.cit. et Verhoeven, entre autres.

La deuxième orientation, opposée à la première, consiste à adopter une stratégie assimilationniste. Cela revient à mettre la culture d'origine à distance et refuser que celle-ci soit structurante de l'identité. Les personnes s'orientant vers une telle stratégie souhaitent s'intégrer complètement à la culture d'accueil et y être assimilés. Elles se revendiquent, par exemple, « totalement belges ». Celles-ci ont souvent une bonne maîtrise du français et un rapport différent à la langue d'origine : elles la connaissent peu ou la considèrent comme illégitime en Belgique. Dans les cas extrêmes, ces personnes déconsidèrent leurs origines et ne transmettent plus leur histoire familiale et leur culture à leurs enfants. Cette déconsidération est « souvent liée au contexte migratoire et aux conditions de vie difficiles et précaires des familles »⁵. Celles-ci préfèrent en effet effacer de leur mémoire leur passé douloureux (guerres, bidonvilles, séparations familiales, etc.). Leurs enfants évoluent alors en manque de transmission, la majorité d'entre eux ignore en fait le contexte précis de la migration, simplifiant celui-ci à « mon père est venu pour travailler ». La méconnaissance du parcours familial peut, dans certains cas, entraîner un fossé intergénérationnel.

La troisième orientation représente un équilibre entre les deux premières. Les personnes n'y rejettent ni la culture d'origine ni la culture belge mais réalisent un métissage entre les deux : il s'agit d'un modèle biculturel. Celles-ci parviennent en effet à vivre dans leur pays d'accueil, à en adopter les traits culturels, tout en n'effaçant pas pour autant leur filiation aux origines. Elles combinent, de la sorte, différents mondes d'appartenance, différents systèmes de valeurs et de croyances et créent une synthèse entre les multiples dimensions de leur identité. Ceci représente une élaboration complexe impliquant certains deuils, mais également une capacité à incorporer progressivement les composantes de la culture belge. Souvent, ces personnes « métissées » maîtrisent correctement la langue française et valorisent la connaissance de plusieurs langues, cela représente à leurs yeux un atout pour l'intégration et l'insertion. Ce métissage touche non seulement la personne elle-même, mais également la société belge qui bénéficie d'autres manières de faire et d'être. Une telle posture exige une ouverture à l'altérité de la part de ces personnes, mais également de la société d'accueil. Cette démarche est considéré par certains comme « un véritable enrichissement du patrimoine de l'humanité »⁶.

A ces trois orientations principales peuvent être ajoutées les situations dans lesquelles le migrant se réfère à une des deux cultures, selon le contexte dans lequel il se trouve. Il jongle de la sorte avec des codes et cultures pluriels selon le contexte culturel.

Selon l'orientation identitaire suivie, le mode de vie des personnes migrantes peut varier de manière importante. Par conséquent, l'éducation offerte à leurs enfants peut, elle aussi, être très différente. En effet, tandis que la première orientation a tendance à enfermer en quelque sorte les enfants dans leur culture d'origine, les deux autres sont plus ouvertes à la culture d'accueil et rendent leur intégration à la société belge plus aisée.

⁵ RITS B., « David Lepoutre avec Isabelle Cannoodt, *Souvenirs de familles immigrées* », *Temporalités* [En ligne], 6/7 | 2007, mis en ligne le 24 juin 2009, Consulté le 08 juin 2011. URL : <http://temporalites.revues.org/index254.html>

⁶ MORO, *op.cit.*, p22.

Le cas de deux personnes migrantes : Rachida et Mahdia

Pour illustrer ceci, deux témoignages⁷, très différents, ont été retenus. Le premier est celui de Rachida, une femme d'origine marocaine ayant immigré en Belgique avec ses parents lorsqu'elle était enfant. Aujourd'hui âgée d'une quarantaine d'années, elle est mariée à un marocain et a 4 enfants. Le second est celui de Mahdia. Egalement d'origine marocaine celle-ci a quitté son pays natal à l'âge de 12 ans. Mariée à un marocain, elle est aujourd'hui maman de 6 enfants. Divers éléments montrent que ces personnes, ayant toutes deux vécu une expérience migratoire, ont fait face à leur nouveau contexte de vie de manière très différente, toutes deux ont en effet articulé différemment leur culture marocaine avec la culture belge. Voici les éléments principaux différenciant leurs parcours⁸.

➤ Le rapport à la langue :

Le premier élément séparant ces deux femmes marocaines est leur rapport à la langue : à la langue française d'une part et à leur langue d'origine d'autre part.

Rachida juge que c'est une chance de posséder « *deux cultures* » et considère qu'elle doit tant « *ouvrir* » ses enfants à la culture belge que leur « *inculquer* » la culture marocaine. Elle dit « *parler très bien français* » et estime capital pour ses enfants que cette langue soit celle utilisée en famille. Ses enfants suivent, par ailleurs, des cours de langue arabe.

Mahdia, quant à elle, considère la langue arabe comme « *leur langue* », celle parlée en famille. Elle a, dans ce cadre, inscrit ses enfants aux cours de langue arabe, ces derniers sont « *Très important pour les enfants hein. Ils vont pas rester qu'avec du français, et après leur langue ils vont jamais le parler. En fait, ils vont jamais savoir. Obligés, il va à l'école arabe hein mes enfants.* ». La langue française est par conséquent beaucoup moins utilisée dans le cadre familial et Mahdia la maîtrise mal : elle utilise un langage très approximatif et commet beaucoup d'erreurs.

Les deux femmes entretiennent donc des rapports différents à la langue. En effet, Rachida considère les deux langues comme tout aussi importante l'une que l'autre et associe la connaissance de plusieurs langues à un atout, à une ouverture sur le monde. A ce niveau, Mahdia se tourne davantage vers sa culture d'origine, accordant beaucoup plus de poids à la langue arabe qu'à la langue française.

➤ L'éducation offerte aux enfants, le choix de l'école :

Nous pouvons à présent nous poser la question suivante : à travers leur vie quotidienne, les enfants de Rachida et de Mahdia sont-ils ouverts ou non à la culture belge ? Observons, dans un premier temps le choix de leur école, celle-ci est en effet un lieu important de socialisation pour les enfants. S'y intéresser permet de saisir davantage le contexte dans lequel évoluent ces derniers. Lors des entretiens, nous avons constaté que les deux mamans se sont appuyées sur des critères différents pour choisir l'école de leurs enfants.

⁷ Ces témoignages sont issus d'entretiens réalisés en 2011 dans le cadre d'une enquête portant sur le rapport qu'entretiennent les familles bruxelloises à l'école. Pour préserver l'anonymat, les prénoms utilisés ici sont fictifs.

⁸ D'autres éléments séparent ces deux femmes, mais nous aborderons ici les plus indicatifs.

Pour Rachida, le critère décisif fut le caractère multiculturel : contrairement à d'autres écoles dans lesquelles « *c'était vraiment ou arabe ou turc* » là, les élèves sont de nationalités diverses et par conséquent, ses enfants « *peuvent apprendre un tas de choses par rapport aux européens, aux asiatiques...* ». L'ouverture à la différence est donc essentielle à ses yeux.

Pour Mahdia, par contre, aucune réflexion n'a précédé l'inscription de ses enfants : la proximité d'avec le domicile fut le seul critère de choix pour leur école. Or, la majorité des élèves présents dans cet établissement étant d'origine marocaine, les occasions de connaître la culture belge s'avèrent réduites pour ces enfants.

Cette fois encore les deux femmes se distinguent. Tandis que Rachida met tout en œuvre pour que ses enfants évoluent dans un contexte multiculturel, Mahdia n'accorde pas d'attention à cette dimension. Ses enfants grandissent donc dans un contexte davantage tourné vers leur propre culture, la culture marocaine.

➤ L'éducation offerte aux enfants, les activités extrascolaires :

Une autre manière d'observer le degré d'ouverture de ces enfants à la culture belge est de se pencher sur leurs activités extrascolaires : que font-ils en-dehors des temps réservés à l'école ?

Rachida souhaite laisser autant de place à la culture marocaine qu'à la culture belge dans le quotidien de ses enfants. Ces derniers suivent donc les cours d'arabe pour « *découvrir et connaître leurs origines* ». Mais elle souhaite toutefois élargir leur horizon et les « *ouvrir* » à la culture belge : inscrire ses enfants à de nombreuses activités extrascolaires (sportives et culturelles), sortir avec eux, être ouverte à la modernité, sont tant de moyens utilisés par cette maman pour intégrer ses enfants à la société belge.

Les enfants de Mahdia, au contraire, ne participent à aucune activité extrascolaire –mis à part les cours d'arabe. Cette maman ne perçoit pas les bienfaits que pourraient apporter de telles activités à ses enfants. Cela réduit encore fortement leurs possibilités de rencontrer d'autres enfants, d'autres cultures. L'écart séparant Rachida et Mahdia se confirme une fois de plus.

Ayant toutes deux vécu très jeune une rupture avec leur pays d'origine, Rachida et Mahdia ont donc reconstruit leur identité de manière différente, donnant plus ou moins de poids à chacune de leurs deux cultures d'appartenance. Tandis que Rachida a suivi une orientation identitaire métissée, combinant culture marocaine et culture belge ; Mahdia s'est repliée davantage sur sa culture d'origine, laissant très peu de place à la culture belge. Par conséquent, le mode de vie de Rachida a tendance à favoriser et à faciliter sa propre intégration et celle de ses enfants à la société belge, contrairement à celui de Mahdia qui tend, lui, à freiner cette intégration.

En conclusion

Se centrer sur la manière dont plusieurs personnes ont reconstruit leur identité après avoir quitté leur pays natal est constructif à plus d'un niveau. Premièrement, cela permet de saisir les difficultés auxquelles elles doivent faire face lors de leur arrivée dans le pays d'accueil. En

second lieu, cela met en lumière les différentes orientations identitaires possibles. En effet, toutes ne suivent pas la même direction et n'établissent pas l'équilibre entre culture d'origine et culture d'accueil de manière similaire. Il existe au contraire autant de parcours identitaires possibles que de personnes migrantes. Une telle approche permet enfin de comprendre que selon l'orientation identitaire suivie, le mode de vie sera différent. Et par conséquent, l'éducation offerte aux enfants varie lui aussi. En effet, tandis que le mode de vie d'une personne migrante plutôt repliée sur sa culture d'origine tend à freiner son intégration et celle de ses enfants à la culture belge ; le mode de vie d'une personne ayant suivi une orientation assimilationniste ou métissée a davantage tendance à favoriser et à faciliter cette intégration.

Il est donc capital pour les personnes migrantes et pour leurs descendants de s'intégrer au mieux à la société belge, sans pour autant effacer leur filiation à la culture d'origine. Pour favoriser cela, les rencontres avec autrui sont essentielles, qu'il s'agisse d'autochtones comme d'allochtones. Diverses associations⁹ travaillent dans cette optique en proposant des cours de français ; une information, une orientation ou un accompagnement des personnes d'origine étrangère ; ou encore en organisant des événements locaux ayant pour ligne de conduite la rencontre avec la différence.

Sarah Bay

Avec le soutien de la Communauté française

⁹ Le CIRE (Coordination et initiatives pour réfugiés et étrangers), les CRI (Centres régionaux d'intégration), le CBEO (Le conseil des bruxellois d'origine étrangère), entre autres.